

Quelques "pistes" à propos du socialisme (1983)

Il existe une confusion entre la socialisation à l'intérieur du capitalisme et le contenu du socialisme qui doit répondre aux besoins élémentaire de la population. C'est d'ailleurs une des limites du marxisme.

Quelques "pistes" à propos du socialisme

Ce texte constitue une étape vers une meilleure compréhension de l'échec du mouvement ouvrier en Belgique et du socialisme de l'URSS. Si l'écologie y est peu présente, l'objectif mis en avant – les besoins sociaux – reste d'actualité (2011).

Avertissement

JM et H ont lu *Quelques "pistes" à propos du socialisme* et ils ont fait plusieurs remarques à son sujet.

1) Quelles sont les raisons qui justifient le choix de la "socialisation" comme axe central de l'analyse du capitalisme moderne ? JM, par exemple, se réfère aux débats qu'il a à propos de la sidérurgie sur l'alternative ou sur les dépenses communales, et il se demande en quoi l'orientation proposée dans le texte l'aidera à combattre les réformistes sur ces terrains.

Il se greffe là-dessus une discussion qui a été entamée avec JM sur le réformisme¹. Faut-il distinguer la politique économique réformiste (et nous touchons ici la question de la "socialisation" moderne) de la politique économique réactionnaire (Japon, par exemple) ? Peut-on encore se contenter, comme on le fait habituellement, d'affirmer abstraitement ou schématiquement que les réformistes défendent le capitalisme, alors qu'en fait, ils défendent un certain type de capitalisme, en partie réalisé, en partie utopique, ce qui a jeté la confusion parmi les ouvriers (pensons à toutes les dépenses "sociales" pour les logements sociaux, la sécurité sociale, etc., qui sont présentées par les socialistes comme des réalisations merveilleuses, tandis que les réactionnaires mettent en avant le coût énorme de cette politique). Or, cette question n'est pas directement abordée dans le texte; celui-ci a été élaboré à partir d'une démarche théorique déductive: pour déterminer ce qui est nouveau et essentiel pour le passage du capitalisme au socialisme, il a été procédé par élimination des différents thèmes abordés par les principaux économistes marxistes et non marxistes; il n'est resté finalement qu'une grosse question qui est à la fois nouvelle dans le cadre du capitalisme et importante pour le socialisme. Pour rejoindre les préoccupations pratiques, il est nécessaire maintenant de faire la synthèse des questions pratiques et théoriques. Ce serait l'objet d'un texte ultérieur qui exposera, de manière synthétique² (!):

- la base économique et sociale du capitalisme moderne;
- le contenu du socialisme à partir des enseignements des "classiques"; les leçons que nous commençons à tirer des expériences de construction du socialisme;
- les conclusions pour les tâches du mouvement ouvrier dans la période actuelle et dans le socialisme. Ce projet est peut-être trop ambitieux, puisque nous ne sommes pas encore à l'aise dans les questions économiques; les camarades devraient réfléchir de leur côté aux moyens de progresser dans la recherche économique.

2) H estimait nécessaire de mieux connaître les notions d'économie politique pour pouvoir juger le texte; cette remarque rejoint la précédente sur le manque de bases au texte. Le prochain texte de synthèse devrait donc fournir aussi aux camarades, de manière vivante, les notions élémentaires d'économie politique marxiste.

¹ Réformisme: revendiquer pour améliorer sa situation au sein de la société capitaliste, sans lien avec la perspective d'un changement fondamental (2011).

² "Capitalisme d'aujourd'hui, socialisme de demain".

Quelques "pistes" à propos du socialisme

En économie politique, nous rencontrons deux démarches habituelles parmi les opposants au capitalisme. Il y a ceux qui s'appuient sur Marx et conservent à peu près telle quelle sa critique du capital, l'actualisent pour les monopoles en se servant de Lénine (Mandel, Palloix, Bettelheim...); les autres, la grande majorité (Galbraith, Robinson, Baran et Sweezy, etc.) s'écartent plus ou moins de Marx.

Les uns ont le mérite de conserver les fondements de la critique du capitalisme, mais ils ont le grave défaut de rester dogmatiques, c'est-à-dire qu'ils n'essaient pas de déceler ce qui, dans le développement moderne du capitalisme, permet d'accéder au socialisme. Marx, en son temps, ne pouvait aller très loin dans la description du socialisme, il a estimé que son rôle était plutôt de couper la voie à tous ceux qui placent leur confiance dans le capitalisme pour résoudre les grands problèmes.

Les expériences de construction du socialisme ont apporté une importante contribution, mais elles n'ont pas réussi à libérer la classe ouvrière, à surmonter les grandes divisions du travail.

On ne peut donc rester éternellement enfermé par Marx, il faut au contraire l'utiliser pour étudier les phénomènes récents.

L'autre grande erreur, qui consiste à se détourner de quelques conclusions importantes de Marx, parce que tel ou tel aspect a évolué autrement que prévu par lui, parce que la situation est plus complexe et que les contradictions prennent parfois plus de temps pour se déclarer ouvertement, est typique de l'influence de la "société de consommation". Cependant, ces auteurs ont l'avantage d'aborder, même mal, des éléments nouveaux du capitalisme qui donnent à réfléchir.

Notre démarche est différente. Pour nous, les conclusions principales de Marx constituent le point de départ obligé, parce qu'à ce jour, il est le seul à avoir donné une explication cohérente des lois du capitalisme. Nous voyons ensuite comment ont évolué les contradictions décrites par Marx (voir par exemple, notre recherche sur la condition ouvrière moderne); il nous intéresse surtout de connaître l'évolution de la *socialisation* de la société; en effet, selon Marx, la contradiction principale du capitalisme est la contradiction entre la socialisation des forces productives (tout ce qui sert directement à la production) et l'appropriation privée, c'est celle qui conduit au socialisme. Mais la socialisation des forces productives a été comprise – c'était inévitable à l'époque – de manière mécanique: on a mis l'accent sur les moyens de production (machines, moyens de communication...) et le socialisme est devenu seulement l'appropriation par les travailleurs de ces moyens de production pour supprimer l'anarchie de la production. On laissait ainsi à peu près intacts les forces productives capitalistes et les rapports de production capitalistes, ce qui a amené les conséquences que l'on sait.

Il nous faut mieux comprendre le phénomène de la socialisation qui s'est développé depuis Marx et a aussi mieux montré ses limites sous le capitalisme. C'est à notre avis le point central à analyser pour mieux connaître les lois du passage du capitalisme au socialisme.

Si l'on veut avoir une vue d'ensemble de la socialisation, on ne peut pas uniquement s'arrêter aux moyens de production, il faut les considérer dans leur rapport avec les ouvriers, c'est la relation particulière entre les moyens de production et les ouvriers qui caractérise la production capitaliste. A la socialisation des moyens de production correspond une socialisation de la reproduction de la force de travail³ (entretien, formation...) qui est essentielle pour l'extraction de la plus-value et aussi pour le passage au socialisme.

Le socialisme ne se définit pas seulement par une productivité élevée du travail, il se définit d'abord comme un système qui répond aux besoins sociaux (ce qui exige effectivement une haute productivité comme moyen pour réaliser ces objectifs); c'est la notion, encore vague, des besoins sociaux qui est primordiale, et il est logique d'examiner comment le capitalisme les traite pour pouvoir réellement opérer une démarcation entre les deux systèmes.

³ La force de travail: les ouvriers (2011).

LES CRITIQUES DE MARX

Trois critiques principales sont formulées à l'encontre des théories de Marx. La première se rapporte au concept de la valeur qui serait une vue de l'esprit: cette critique est trop vaste et en même temps trop stérile pour qu'on s'y arrête pour le moment. Une autre critique concerne la paupérisation absolue qui frapperait les ouvriers. Quasiment tous les économistes estiment que le sort des ouvriers s'est fort amélioré et ils réfutent les visions pessimistes de Marx. E. Mandel prétend que Marx ne traite jamais de la paupérisation absolue, ce qui signifie par ailleurs qu'E. Mandel se rallie, malgré ses réserves, aux thèses de la plupart des économistes. Dans "Le Capital", Marx n'aborde pas directement la question, mais comment comprendre sa conclusion que plus le capital s'accumule, plus les richesses se massent à un pôle et la pauvreté à l'autre pôle ?

Quoi qu'il en soit, la question est posée; dans notre recherche sur la condition ouvrière, nous avons soulevé un coin du voile sans arriver cependant à une réponse pertinente.

La dernière controverse importante concerne le taux de profit. Celui-ci se définit comme étant le rapport entre la plus-value et le capital avancé. Ce taux de profit est un aiguillon pour les capitalistes qui doivent tirer le maximum de leur capital, qui ne peuvent se contenter d'un "petit profit". Or, selon Marx, ce taux de profit a tendance à baisser, parce que les moyens de production (machines...) s'élèvent plus rapidement que la plus-value (le nombre relatif d'ouvriers diminue); c'est d'ailleurs la lutte pour maintenir le taux de profit qui oblige les capitalistes à révolutionner les moyens de production comme à surexploiter les ouvriers. Après la guerre, les taux de profits ont augmenté (la loi est une loi tendancielle) et beaucoup d'économistes se sont attaqués à la thèse de Marx. Comme le taux de profit est l'indice de la santé du capitalisme, nous partirons de là pour aborder les particularités nouvelles du capitalisme.

LES PARTICULARITES NOUVELLES DU CAPITALISME

Il paraît certain qu'aux Etats-Unis, à partir de 1966 déjà, les profits et la productivité commencent à stagner; en Europe, la croissance est plus irrégulière, mais pas tellement spectaculaire. E. Mandel dresse des tableaux qui indiquent la baisse tendancielle dans plusieurs pays.

Depuis 1974, le phénomène est visible et s'accroît. Faisons le point.

Evolution du capital productif

1. La production et la circulation se sont internationalisées. Le capital à investir est devenu tellement considérable dans les branches modernes que les firmes essaient de contrôler tous les stades de la fabrication et de la vente: le monde occidental, le Tiers Monde et même les pays de l'Est font partie tous ensemble de leur champ d'activité. L'automation, l'entretien, la gestion, etc. se développent à une allure rapide, exigent une multitude de spécialistes et des frais énormes, la vente aussi est devenue une spécialité avec la publicité, l'étude du marché, le crédit, etc. Des fonds importants sont versés pour le matériel, les employés, les cadres, liés aussi bien au travail productif qu'à la circulation des marchandises et de l'argent.

La socialisation des moyens de production dépasse les capacités de direction des capitalistes. La sous-utilisation du matériel et des hommes est chronique dans les grandes entreprises. L'endettement représente environ 45 % des avoirs (USA) (R. Vernon). Le travail improductif dévore le travail productif qui ne peut plus supporter tout ce poids. Il faut toute la puissance économique et politique des grands trusts pour que ceux-ci survivent, les autres entités productives doivent se soumettre ou périr.

2. Plusieurs grandes branches industrielles dépérissent: mines, sidérurgie, textile, construction; elles sont écrasées par le "progrès". Dans des secteurs plus modernes, certaines grandes entreprises croulent également (dans l'électroménager, l'automobile, la chimie, le pétrole). L'empire capitaliste est plus fragile qu'on ne le croit. L'effet de la baisse du taux de profit est inexorable et atteint même les grandes entreprises qui jouissent pourtant d'énormes privilèges.

3. Les petites et moyennes entreprises, qu'elles soient moins productives ou seulement moins protégées, paient un tribut aux monopoles; elles sont obligées de plus en plus de faire de la sous-traitance. Il en va de même, avec encore plus d'acuité, pour les paysans, commerçants et artisans du Tiers monde et de nos pays.

4. Pour soutenir l'effort de production, les services de toutes sortes ont pris une importance nouvelle. Une partie des services s'attache à la force de travail (mutuelles, pension, écoles...), nous y reviendrons; d'autres concernent la circulation (banques, grands magasins...); la recherche et le développement visent à améliorer les moyens de production; etc., etc.

La caractéristique des services est leur coût élevé car, en règle générale, ils ne sont pas (encore) mécanisés; c'est le plus souvent l'Etat qui subvient aux dépenses. Ces services qui, en fin de compte, aident avant tout les monopoles sont financés par la population; comme ils ne sont pas directement régis par la loi de la valeur, les capitalistes éprouvent énormément de difficulté à les rendre efficaces; ils essaient de les "rentabiliser" et de les mécaniser (ordinateurs), mais ils représentent une lourde charge qui n'est pas favorable à la production – c'est un bilan –, qui affaiblit par conséquent les possibilités de la production.

Il faudra aussi étudier de près des services comme les soins de santé qui semblent mettre au premier plan le bien-être de l'homme, ils ne produisent pas de plus-value (même si, de plus en plus, le capitalisme essaie qu'ils rapportent un profit).

5. L'Etat a acquis un rôle prépondérant pour aider les trusts:

- abaisser les frais des monopoles (électricité moins chère, subsides, exonération de taxes...);
- financer les services indispensables à la production (sécurité sociale, enseignement...);
- élever la demande et assurer les marchés et les matières premières (armement, infrastructure...).

L'endettement énorme de l'Etat montre à nouveau des déséquilibres profonds qui finissent par bouleverser la relative stabilité; en effet, ces dépenses qui devraient améliorer la productivité sont en grande partie improductives et finissent par gêner l'aide directe aux trusts.

Evolution de la force de travail

1. Pour remédier à la charge grandissante des moyens de production, les capitalistes doivent augmenter l'exploitation des ouvriers par l'intensification du travail, le travail à pauses, etc. Du coup, les besoins pour entretenir et former la force de travail se sont considérablement élevés. Il a fallu mettre en place la sécurité sociale, la législation du travail, les logements sociaux, la production de masse, les loisirs de masse, etc. Les besoins élémentaires ont été plus ou moins assouvis, ce qui constitue un pas en avant remarquable par rapport aux autres sociétés. C'est l'apport historique de l'industrie capitaliste. Mais tout ce système érigé en vue de surexploiter trace lui-même sa propre limite.

2. Il pèse terriblement sur les ouvriers, malgré le coût élevé de ce que nous appelons la socialisation de la reproduction de la force de travail. Les ouvriers ne supportent pas les moyens de production modernes, aucun stimulant, aucun soin ne parvient à enrayer la lente dégénérescence qui s'est amorcée; la révolte contre ces moyens de production est toujours latente, parfois ouverte, des "besoins radicaux" (fuite de l'usine, sabotage...) sont réapparus. En fin de compte, la productivité du travail s'est ralentie, le taux de profit est de plus en plus affecté, le système se paralyse, toutes les dépenses sociales, tous les crédits, toute l'énorme production de masse qui faisait la gloire du capitalisme sont devenus autant de charges insurmontables, de contradictions accumulées lourdes de crises encore plus graves que dans le passé.

Les capitalistes innovent pour remplacer les ouvriers récalcitrants et rétablir le taux de profit, mais, à terme, ils ne font qu'élargir encore la production et préparer la surproduction; la crise est là, les "acquis" des ouvriers sont récupérés, leur statut d'esclave moderne "bien payé" est remis en cause avec

le chômage, le travail à temps partiel, les baisses de salaire, la destruction des services (sécurité sociale, etc.); les besoins élémentaires reviennent au premier plan pour de larges couches de travailleurs. La contradiction flagrante entre les moyens de production modernes (électronique...) et le sort pénible, incertain des ouvriers révèle à quel point le capitalisme est étouffé par son propre développement; il ne peut survivre qu'en socialisant et en combattant avec acharnement cette même socialisation.

Idéalement, la contradiction pourrait être résolue si toutes les dépenses de la sécurité sociale, par exemple, amélioreraient la santé des ouvriers (comme ce fut le cas pour une courte période) et favoriseraient la productivité. Les dépenses consenties pourraient être "rentabilisées". Mais il est impossible d'obtenir de tels résultats, sauf temporairement, la force de travail doit relever le taux de profit et doit être soumise au capital, tout est déterminé par cet objectif.

Il nous faudra mettre au clair le mécanisme des choix de production et des services sous le capitalisme.

On comprend aussi que la question de la paupérisation est complexe, elle ne peut être identifiée aux seuls besoins physiques. Les frustrations, la sous-utilisation de la qualification, l'usure prématurée, l'éclatement des familles, etc., entrent en ligne de compte, de même que la destruction ou l'écartement des ouvriers pendant une guerre ou une crise. La nouvelle dégénérescence physique et morale qui se manifeste dans la classe ouvrière, alors que les moyens matériels pour accéder au bien-être existent, est un argument de taille en faveur de la paupérisation.

3. Les "acquis" des ouvriers résultent essentiellement des combats du mouvement ouvrier conduit par des socialistes fin du XIXe siècle et des communistes au début du XXe. Ils ont permis aux ouvriers de se détacher dans une certaine mesure des préoccupations immédiates, d'entrevoir la possibilité de contrôler la société. Mais la limite est aujourd'hui apparente: l'exploitation a seulement changé de forme et empêche comme avant toute libération. Les revendications traditionnelles des ouvriers font baisser les profits, ce qui incite les capitalistes à moderniser, à rationaliser, c'est-à-dire à trouver des expédients pour relever le taux de profit: cette dynamique perd de plus en plus ce qu'elle contenait de progressiste, le capitalisme pourrit sur pied. Continuer à faire baisser les profits sans s'attaquer à l'exploitation capitaliste, au système capitaliste dans son ensemble, devient même réactionnaire; cela devient une tactique pour que quelques-uns (aristocratie ouvrière) acquièrent des privilèges, cela renforce le parasitisme, la surexploitation des ouvriers (voir le fameux plan Palasthy, par exemple⁴) et conduit à la stagnation de l'économie.

L'introduction du travail automatisé individuel ou en groupes semi- autonomes vise à élever le taux de profit; mais cela crée de nouveaux besoins, de nouvelles contradictions (production encore plus large, etc.) que le capitalisme est encore moins en mesure de résoudre. Il faut donc s'attendre à une accélération de la dégénérescence de nos sociétés qui risque d'entraîner le mouvement ouvrier si celui-ci persiste à vouloir "partager le gâteau" et à émousser les contradictions. Il est aussi certain qu'une telle évolution signifie que des couches importantes de travailleurs supporteront encore plus le poids de la production et connaîtront des souffrances plus grandes encore.

SOCIALISATION ET SOCIALISME

Le socialisme, ce n'est pas l'appropriation publique, sociale d'une socialisation qui est fondamentalement au service de l'exploitation capitaliste. Il faut une rupture radicale au niveau des objectifs et des moyens que se donne le mouvement ouvrier pour abolir définitivement l'exploitation, à travers une période de transition au cours de laquelle éléments capitalistes et communistes s'enchevêtrèrent et s'affronteront (non pas des personnes, mais des structures et des phénomènes).

Pour Marx et Engels, sous le socialisme, la production est soumise aux besoins sociaux, le but devient les relations elles-mêmes entre les hommes. On s'écarte donc clairement de la recherche du

⁴ Palasthy défend les 4 équipes de 6 h.

profit comme but, mais vers quoi s'orienté-t-on est moins clair. La plupart des économistes constatent qu'il n'est pas possible de mesurer le plaisir, la qualité d'un produit, etc.; des objectifs tels que l'entraide, la solidarité, l'unité, etc., ne peuvent être évalués concrètement et l'on tombe rapidement dans le prêchi prêcha moralisateur. Les besoins sociaux demandent à être précisés, en distinguant les besoins sociaux nuisibles créés par l'aliénation capitaliste et les besoins progressistes: le mouvement des uns en disparition et des autres en expansion caractérise à notre avis la transition socialiste.

Les besoins sociaux progressistes les mieux décelables, parmi les plus pressants aussi, sont encore et toujours les "besoins élémentaires" (santé, nourriture, habillement, logement, loisirs, enseignement...); toute société révolutionnaire ne peut que les mettre comme objectifs premiers et chercher à les atteindre en supprimant les séquelles de l'exploitation des ouvriers. Plus la société s'écartera des menaces pesant sur ces besoins, plus elle sera civilisée et placera les relations humaines au premier plan; ces dernières s'épanouiront d'abord pour répondre aux besoins élémentaires; il deviendra ainsi possible de donner un contenu concret au communisme

Pour réaliser ces objectifs, toute la société doit y consacrer son énergie et ses capacités. La production deviendra un moyen parmi d'autres (tels que les services qui ne sont pas productifs, etc.); il faut seulement s'assurer que les moyens matériels permettent de réaliser les buts fixés (par le calcul du temps de travail social) et il faut que les ouvriers se détachent du travail abrutissant.

Les services seront moins coûteux, puisque certaines des causes qui expliquent leur extension disparaîtront (par exemple, maladies à cause du travail, à cause de l'alimentation ou la pollution...); les services auront pour effet d'élever la productivité du travail, grâce par exemple à une meilleure santé, à de meilleurs rapports entre les ouvriers. Ils ne seront plus une charge pour la société.

La condition première, qui ne fut pas respectée en URSS, est que les ouvriers ne soient plus asservis par les moyens de production; en URSS, la garantie de l'emploi, du salaire, la gratuité des soins, etc. est devenue une charge qui n'a pas été compensée par une hausse conséquente de la productivité. Les monopoles, plus des charges improductives énormes, créent une économie stagnante, où des besoins élémentaires comme l'alimentation réapparaissent. Dans le système socialiste, la production directe ne sera plus aussi essentielle; la valeur d'échange et la valeur d'usage auront un rôle réduit. Elles s'effaceront à mesure que la société s'éloignera des contraintes de la production, elles seront également soumises aux besoins sociaux.

En conclusion, une étude minutieuse de la socialisation est indispensable, sous les formes occidentale et soviétique; il sera également utile de connaître mieux la féodalité pour apprécier l'apport du capitalisme et pour comparer une société où la valeur d'usage est primordiale avec le socialisme où les besoins sociaux sont primordiaux.

M.N.

(Bulletin d'information de juillet-août 1983)